Document generated on 10/12/2024 4:25 a.m.

Séquences : la revue de cinéma

Dana Ziyasheva
« Lorsque les gens sont touchés par ce qu'ils voient, ils sont incités à trouver des solutions au problème… »

Élie Castiel

Number 308, June 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/86025ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Castiel, É. (2017). Review of [Dana Ziyasheva : « Lorsque les gens sont touchés par ce qu'ils voient, ils sont incités à trouver des solutions au problème… »]. *Séquences : la revue de cinéma*, (308), 12–15.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Dana Ziyasheva

« Lorsque les gens sont touchés par ce qu'ils voient, ils sont incités à trouver des solutions au problème… »

Le cinéma du Kazakhstan se dote d'une nouvelle cinéaste, Dana Ziyasheva qui, avec son premier long métrage, ***Defenders of Life****, positionne le Costa Rica au rang des grands. Désormais, fort probablement fruits de la mondialisation culturelle, les pays jadis oubliés ou colonisés trouvent une voix pour exprimer leurs douleurs et leurs espoirs à travers les images en mouvement. Mais ce qui est d'autant plus troublant chez Ziyasheva, c'est de constater qu'elle s'est penchée sur les douleurs d'ailleurs, la réalité du peuple Ngäbe du Costa Rica, en abordant un thème percutant. Parlant plusieurs langues, dont le français, Ziyasheva a gracieusement répondu à nos questions par voie courriel. Exclusif* à Séquences.

ÉLIE CASTIEL

La première chose qu'on constate dans votre film, c'est que vous opposez le monde moderne avec celui, vétuste, d'anciennes civilisations qui tentent de préserver leurs cultures. Et dans le même temps, sans porter de jugement ni sur l'un ni sur l'autre, vous défendez la thèse de la* différence*.Quelle est votre position à ce sujet ?

Aucune fille de 12 ans ne devrait être mariée de force. Aucune fille de 12 ans ne devrait porter l''enfant d'un vieillard. Personne, indigène ou non, ne peut possiblement souhaiter ce sort à sa propre fille ni à toute autre fille. Au XVIe siècle, dans sa *Relation des choses du Yucatan*, le frère Diego de Landa écrit sur les traditions mayas : « Autrefois, ils se mariaient à l'âge de 20 ans, mais maintenant dès l'âge de 12 ou 13 ans. » Il est tout à fait possible que les populations indigènes aient dû abaisser l'âge du mariage en réponse à la conquista espagnole. Aujourd'hui plus que jamais, de nombreuses tribus autochtones sont confrontées au danger d'extinction ou de complète assimilation culturelle. Que feriez-vous si vous étiez le dernier représentant de votre peuple tout entier et désespérément accroché à l'idée que votre génotype unique pourrait être en quelque sorte relancé par une abondante progéniture ? Je sais que cela semble fou, mais c'est exactement l'espoir revanchiste qui anime don Francisco, le vieil homme qui veut épouser Esmeralda dans le film. C'était un choix délibéré de ne pas le dépeindre comme un pédophile ou un pervers — ce qu'il est aux yeux de Pamela l'anthropologue mais pas aux yeux de son peuple. Je voulais montrer la complexité des choix auxquels font face non seulement les femmes et les jeunes filles comme Carmen et Esmeralda, mais aussi leurs tribus tout entières.

Vous choisissez l'approche fiction. Le documentaire n'aurait-il pas été plus direct ?

Je ne suis pas anthropologue. Durant mes 20 années de travail au service des Nations Unies, j'ai appris à ne pas mettre en avant mon avis lors de négociations, à laisser les parties prenantes formuler leurs positions pour faire émerger des consensus ou à tout le moins des compromis. Déjà dans ma première vie de journaliste, je choisissais toujours de donner au lecteur ou au spectateur la liberté de former son jugement sur mon sujet. En tant qu'artiste, je m'intéresse à l'IMAGE et au type de réponse émotionnelle qu'elle déclenche en nous. Mon ambition était de donner au drame des femmes ngäbe un attrait universel. Je préfère que le public vive les craintes, les joies et les peines d'Esmeralda, plutôt que de subir une voix off qui lui dicterait ce qu'il doit ressentir ou penser. Lorsque les gens sont touchés par ce qu'ils voient, ils sont incités à trouver des solutions au problème.

Quels cinéastes vous ont influencée ? Je pense notamment à notre Alanis Obomsawin.

Mes principales influences sont Jacques Audiard, Werner Herzog, Michael Haneke, Elem Klimov et mon compatriote Ardak Amirkulov. J'aime leur authenticité, leur talent à gratter le vernis et la singularité de leur langage cinématographique. Je salue le courage d'Alanis Obomsawin; nous avons besoin de plus de femmes-guerrières comme elle.

Au Canada, particulièrement chez les réalisateurs québécois, du moins selon nos observations, on s'intéresse de plus en plus aux voix autochtones, un autre peuple colonisé

De manière je l'espère subtile, ***Defenders of Life*** souligne les contradictions importantes au sein de la société ngäbe. Les membres de la communauté vivent ces contradictions au quotidien, au point de ne plus les remarquer.

qui, petit à petit, fait entendre sa voix. Sur ce point, notre cinématographie nationale (après tout, ici, nous sommes TOUS des immigrants) tente de faire son* mea culpa*, en partie par les images en mouvement. Une pensée sur cette idée ?

Mon apparence asiatique et le fait que je vienne du Kazakhstan, un pays dont les Ngäbe n'ont absolument que faire (!), m'ont donné une position unique. Originaire d'un pays qui chérit encore les us et coutumes de ses ancêtres, j'ai tendance à saisir naturellement les règles implicites du comportement dans les sociétés traditionnelles. Les hommes d'une autre tribu autochtone d'Amérique centrale, les Guna, m'ont dit une fois : « Vous nous ressemblez », « Et vous, vous ressemblez à mes cousins de la campagne », leur rétorquai-je dans un grand éclat de rire partagé. J'ai travaillé avec les Peshmergas kurdes dans le nord de l'Irak, les éleveurs de rennes Tsaatans en Mongolie extérieure et avec la guérilla Karen au Myanmar. Tout comme les Ngäbe, ils ne sont pas très diserts. Donc, je suis habituée à capter les signaux, le langage corporel, les regards — à me synchroniser complètement sur leur fréquence. C'est pourquoi je n'enfreindrai jamais leur espace privé pour y déverser mes états d'âme ni de grandes déclarations au nom d'une humanité abstraite qui ne m'a d'ailleurs pas mandatée pour le faire. Peut-être ne veulent-ils tout simplement pas être dérangés. Peut-être, n'est-ce pas ce dont ils ont besoin à cet instant.

En même temps, l'absence d'histoire commune avec les Ngäbe m'a aidé à faire passer quelques idées qu'ils auraient été réticents voire hostiles à accepter d'un cinéaste costaricien. Par exemple, je leur disais : « Vous n'êtes pas les seuls à avoir subi une invasion. Dans mon pays, nous sommes pris en tenailles entre la Russie et la Chine : comment pensez-vous que nous avons réussi à préserver notre énorme territoire et l'intégrité de notre nation tout au long des millénaires ? Simplement en revendiquant et en s'enfermant dans un statut de victimes ? Non, nous nous sommes battus, nous avons échafaudé des stratégies, nous n'avons jamais cessé de résister. Donc, mettez-vous en ordre de bataille et ensemble, faisons ce premier film dont vous serez les héros ! » De manière je l'espère subtile, ***Defenders of Life*** souligne les contradictions importantes au sein de la société ngäbe. Les membres de la communauté vivent ces contradictions au quotidien, au point de ne plus les remarquer. J'espère qu'en se voyant dans le miroir du cinéma, ils affronteront ces problèmes internes qui les minent et les empêchent d'avancer.

Ironiquement, la boîte de production, Popcorn & Friends, évoque un cinéma commercial que je n'ai nul besoin de vous expliquer, alors que votre film est tout à fait le contraire. Est-ce là une déclaration politique ?

Le montage de ***Defenders of Life*** ne correspond pas à la tradition du cinéma d'art et d'essai. La durée moyenne d'un plan est de deux secondes, ce qui donne au film un rythme similaire à celui du premier opus de la saga des ***Hunger Games***. Les événements se

PHOTO : Moment de tournage

déroulent dans et autour de la maison de doña Carmen qui rappelle une scène de théâtre shakespearienne, près d'une cascade, un rodéo, dans la forêt tropicale, au Festival des Lumières à San José, lors de jeux traditionnels autochtones, dans une palmeraie, sur une plage abandonnée. C'est plus de sites de tournage que dans À ***la poursuite du diamant vert*** ! Donc oui, ***Defenders of Life*** se veut une preuve vivante que les films indépendants peuvent allier message social fort, spectacle et plaisir des yeux.

Defenders of Life ***a participé dans plusieurs festivals internationaux. D'après les réactions des spectateurs et des critiques que vous avez rencontrés, la vision occidentale semble évoluer après des siècles de colonisation. Est-ce vraiment le cas ?***

Vous pouvez toujours voir un beau sauveur blanc dans chaque film tourné par Hollywood en Asie, en Afrique, au Moyen-Orient ou en Amérique latine. Les populations locales ne sont ni photogéniques ni très ingénieuses. Elles aiment et admirent tant les Occidentaux qu'elles ne sourcillent pas quand leurs trésors naturels et culturels sont ravagés par des 007 et autres Lara Croft au cours de poursuites débridées. La plus belle fille du coin échoue toujours dans les bras de l'Occidental sensible, pour échapper à l'oppression et aux maltraitances des hommes locaux. Dans ***Defenders of Life***, Feb, l'adolescent américain, et sa mère anthropologue Pamela sont tout aussi vulnérables et perdus que les Ngäbe — et c'est pour moi rafraîchissant.

Les comédiens principaux sont du peuple ngäbe; en observant de près, notamment dans le cas de la jeune Esmeralda et de sa grand-mère, Carmen, l'objectif de la caméra ne semble pas les effrayer. Sans doute, toutes deux habituées à être asservies par les autres ?

> « Mes acteurs ngäbe saisissaient à l'intuition les concepts purement cinématographiques de l'atmosphère et du sous-texte que je voulais donner à chaque scène... »

Les Ngäbe vivent et respirent leur culture. Ils écrivent leurs chansons, sculptent des statues, cousent des robes, construisent leurs maisons et travaillent leurs terres. Tout ce qu'ils font a une implication directe et un résultat tangible. Cette absence d'aliénation, cette condition d'hommes libres a permis aux Ngäbe d'aller directement au cœur de la matière, qui consistait à jouer des émotions face à la caméra. Mes acteurs ngäbe saisissaient à l'intuition les concepts purement cinématographiques de l'atmosphère et du sous-texte que je voulais donner à chaque scène. Ils n'avaient pas besoin d'apprendre des techniques de comédie pour se libérer du trac. Et tous m'avaient accordé leur totale confiance. ***Defenders of Life*** est le fruit d'une collaboration libre et spontanée.

Le rôle de Pamela, incarné par la comédienne canadienne, originaire du Costa Rica, Beatriz Brenez, n'est-il pas votre alter ego ?

Non, Pamela est une authentique représentante de la tribu des anthropologues totalement déconnectés du réel et sûrs de leur bon droit que j'ai rencontrés autour du monde. Elle voit les Ngäbe comme des enfants qu'elle doit sauver. Ils sont innocents, purs,

PHOTO : Saisir à l'intuition un concept purement cinématographique

ils ne peuvent rien faire de mal. Elle est dans l'émerveillement et la révérence face à leur style de vie bucolique jusqu'à ce qu'il ne lui revienne en boomerang en plein visage. Alors la vraie nature de Pamela ressurgit. Elle part en vrille et sort les griffes; c'est à ce moment que je commence à l'aimer. Quand elle se dépouille de ses faux-semblants, qu'elle redevient une femme prête à tout pour défendre son enfant. Et là, je me sens proche d'elle.

Une chose est certaine. Quels que soient les peuples, anciens ou modernes, vous semblez appuyer la thèse selon laquelle les Hommes ont toujours dominé les femmes. Une sorte de déconstruction de votre proposition initiale qui me semble être le thème principal du film.

Mais regardez ce qui arrive à Don Francisco, regardez qui survit à l'épreuve ! Un vieux mythe ngäbe prend vie; favorise-t-il les hommes plus que les femmes ? C'est la sélection naturelle, la survie du plus apte, et qui se révèle être le plus apte d'entre eux tous dans ***Defenders of Life*** ? Qui plus est, le film n'aurait jamais vu le jour sans le producteur, Igor Darbo. Il aimait mon scénario, mais nous ne parvenions pas à trouver un cinéaste qui partageait notre vision et notre plan d'action. Igor m'a dit : « Pourquoi ne réaliserais-tu pas le film toi-même ? » Il a assemblé une équipe réduite de quatre personnes, tous des hommes, et nous avons travaillé en osmose, même si, bien sûr, mes idées créatives nous ont guidés dans le processus. Peut-être l'ambiguïté de ma position tient-elle à mes origines kazakhes. Pendant des millénaires, notre mode de vie nomade dans un climat rigoureux faisait de l'égalité hommes-femmes une question de survie pour toute la famille. Les hommes m'intéressent. Dans mon roman *Choc*, je retrace la vie d'un jeune Français, patriote et militaire d'abord, puis mercenaire désabusé frappé de crises d'amok au Myanmar où il capture des soldats birmans et mange leurs cœurs et foies. Paradoxalement, je me sens triste pour lui. C'était une âme perdue, un être humain faillible qui certes a fait beaucoup de mal autour de lui mais fut également son propre bourreau. La vie est trop complexe pour que je puisse avoir une position arrêtée sur tout. Je laisse tout le monde parler et j'essaie de comprendre.

Le cinéma du futur est* autre*. Quelle est votre position à ce sujet ?

Je le souhaite de tout cœur. L'altérité nous viendra tant du boum du cinéma chinois, des nouveaux espaces de narrations offerts par la télévision et les nouvelles plateformes digitales que de l'intrusion de la diversité dans la politique hollywoodienne. J'espère vraiment que le système traditionnel de distribution des films en général et plus particulièrement dans des pays comme la France, le Kazakhstan ou le Costa Rica va évoluer, s'ouvrir et permettre une pluralité de voix. Le fait que ***Defenders of Life*** ne soit pas distribué dans ces pays témoigne de l'indifférence et même parfois d'une certaine crainte à exposer des vérités sombres sur les sans-voix. À ce jour, notre film est exclusivement disponible aux États-Unis et au Royaume-Uni sur Flix Premiere VOD. Pour voir ***Defenders of Life*** au Canada, un fan a dû recourir à un VPN pour ruser la plateforme et acheter son billet en ligne. Depuis le Costa Rica et le Panama, de nombreux autochtones nous écrivent quotidiennement pour nous demander où et quand ils pourront voir le film. Et même si nous avons pu organiser une avant-première au sein de la communauté ngäbe et une projection spéciale à San José, nous avons encore besoin du soutien de distributeurs courageux pour montrer le film au public en dehors des festivals.

PHOTO : (EN HAUT) Se dépouiller des faux-semblants / Un vieux mythe ngäbe prend vie (EN BAS)